

Premier prix

Docteur Jivaro

Pierre-Yves Demars

Il faisait vraiment un temps de cochon lorsque je débarquai du train dans ce petit matin d'hiver. C'était d'autant plus désagréable que j'avais passé la nuit dans un wagon surchauffé. Un brouillard lourd et froid pesait sur cette petite ville du centre de la France. De toute façon, je ne venais pas là pour faire du tourisme ! J'avais demandé à mon patron un jour de congé en invoquant un motif quelconque. En fait, j'avais réussi à décrocher un entretien avec le directeur d'une petite entreprise qui me promettait un meilleur salaire, et surtout la possibilité de changer d'air et de rencontrer d'autres têtes que celles que je voyais quotidiennement depuis plusieurs années.

L'heure du rendez-vous avait été fixée en début d'après-midi ; j'avais quelques heures devant moi. Il y avait en face de la gare la vitrine éclairée d'un bar. Je ne me sentais pas bien : probablement la fatigue ! Un café allait me retaper ! Ce n'était pas cela ! Lorsque, la tasse bue, je voulus me lever de ma chaise, je sentis la salle basculer autour de moi. Ma tête était comme une citrouille et ma langue comme une éponge ! Le cabaretier, qui n'était pas un méchant

homme, m'offrit deux aspirines et m'indiqua un médecin à quatre pâtés de maisons de là, à droite, dans une rue latérale. Il ne se souvenait plus du nom de celui-ci, mais il m'assura que ce n'était pas difficile à trouver, que la maison était bien visible.

J'attendis un quart d'heure l'effet bénéfique des aspirines – qui ne vint pas ! – et je partis en expédition. Il fallait que je sois dans un état présentable pour l'entretien ! Dehors, le brouillard était toujours là ! Il me paraissait même plus dense ! Il faisait toujours aussi sombre malgré le jour naissant. Je partis à droite. Je traversai une première rue, une seconde, une troisième, une quatrième. Là, je commençai à lâcher pied. Le cabinet se trouvait-il entre le troisième et quatrième pâté de maisons ou entre le quatrième et le cinquième ?

Plutôt que revenir en arrière et recommencer mon itinéraire, je persistai. Je pris la première à droite, puis j'enfilai les rues un peu au hasard. Naturellement, je ne rencontrai personne pour m'indiquer mon chemin ; je ne croisai que les phares de quelques voitures, qui soudainement surgissaient du brouillard, avançant prudemment dans cette atmosphère d'aquarium verdâtre et mal lavé. J'errai un bon moment dans un dédale de rues toutes semblables. Enfin, miracle ! Je tombai sur la plaque d'un cabinet de médecin vissée sur un pilier de portail : “ Docteur Jivaro - Ex-Interne des Hôpitaux de Paris et de Manaus - Médecine générale – Ostéologue ”. Je n'avais pas pensé demander le nom du praticien, mais de toute façon, cela n'avait aucune importance ; celui-là ou un autre...

Le portail grinça sinistrement sous ma poussée ; au-delà d'une étroite pelouse, montait une volée de marches. Autant que je pouvais en juger, c'était une maison bourgeoise assez banale aux volets clos. À gauche de la porte, au-dessus d'une sonnette ronde au socle en bois, une petite affichette conseillait : “Sonnez et entrez ”. Résolument j'appuyai sur le bouton ; un carillon retentit à l'intérieur. J'attendis un moment. Je sonnai à nouveau. C'est à ce moment que la porte s'ouvrit. Un individu plutôt petit à l'échine courbée portant une blouse blanche apparut. Son visage était caché par une épaisse paire de lunettes et une abondante barbe broussailleuse. Un béret lui enserrait la tête jusqu'aux oreilles comme un casque, laissant dépasser une tignasse aux poils raides et noirs.

D'une voix de grenouille, il me déclara qu'il ne consultait pas aujourd'hui. Il allait refermer la porte quand, me toisant de haut en bas, il m'invita à le

suivre. Nous traversâmes le couloir. À deux pas, il s'effaça et me fit entrer dans son cabinet : une grande pièce froide, encombrée d'un bric-à-brac d'instruments repoussés vers les parois et d'une multitude de livres empilés n'importe comment sur des étagères, sur les chaises ou simplement posés à terre. Dans un coin un squelette était suspendu à une potence. Au centre du capharnaüm se trouvaient le bureau avec devant lui, gisant là, deux fauteuils délabrés en cuir. Il m'invita à m'asseoir dans un de ceux-ci.

Lui, contrairement à mon attente, n'alla pas s'installer derrière son bureau; il attrapa un paquet de gauloises et sortit une cigarette qu'il alluma d'une main tremblante, jetant l'allumette encore brûlante dans un grand cendrier publicitaire débordant de mégots. Ensuite, sans un mot, il se mit à marcher nerveusement de long en large, les mains derrière le dos, lâchant derrière lui de larges nuages de fumée, toussant régulièrement d'une toux de bronchite chronique. Ses pas étaient rythmés par le cliquetis d'un trousseau de clés qui gonflait la poche de sa blouse. Lorsqu'il eut fini sa première cigarette, il en alluma une seconde directement à la première; puis il reprit son activité déambulatoire. Soudain, il se tourna vers moi: « Déshabillez-vous, me dit-il.

- Seulement le torse ?

- Le torse, le pantalon, les chaussures, les chaussettes ».

Je pliai soigneusement mes affaires sur le dossier du second fauteuil et m'enfonçai à nouveau dans mon siège. Heureusement que je l'avais préalablement réchauffé de la chaleur de mon corps! Je sentais se ratatiner sous le froid tous mes appendices. Ce n'était pas possible! Les radiateurs devaient être éteints! On comprenait le port du béret chez lui!

Il ne disait toujours rien, mais semblait intensément réfléchir. Il allait de son bureau où il consultait quelques-uns des nombreux papiers qui s'y empilaient ou pour écraser une nouvelle cigarette, à une bibliothèque où étaient rangés d'antiques et épais livres dont il se contentait de tapoter du doigt le dos d'un air soucieux.

Dans ses allées et venues, j'eus tout le temps de l'observer. Il était sec et nerveux, recouvert plutôt que vêtu de cette blouse blanche aux manches trop courtes pour des bras trop longs, d'où dépassait un chandail gris qui ourlait sur ses poignets couverts de poils noirs. En bas de cette silhouette, un pantalon rayé, passé de mode, cassait sur de vieilles chaussures de paysan qui se relevaient en bout. Le haut était occupé par une tête chevelue et barbue dont j'ai déjà parlé, qui me parut – est-ce une conséquence de son

nom? – étrangement petite et qui m'évoquait plutôt celle d'un serpent à lunettes. Les autres attributs de ce visage étaient un minuscule appendice nasal retroussé et une bouche éternellement boudeuse et sans lèvres. Je le soupçonne d'avoir caché une absence de menton sous son imposante barbe. Ce personnage, dois-je l'avouer, ne m'inspirait guère confiance dans sa capacité à me soigner !

Parfois, au cours de ses pérégrinations, il tournait autour de moi et me jetait des coups d'œil insistants comme si j'étais quelque sauvage de la forêt tropicale ayant traversé l'océan pour arriver là, pour son malheur, dans un cabinet de curiosités.

Soudain, il se décida. « Veuillez monter sur cette balance ! » m'ordonna-t-il en me désignant dans un coin un vénérable engin en bois verni muni d'un balancier métallique, gradué, sur lequel coulissaient plusieurs poids cylindriques en cuivre. Il me pesa à la dizaine de grammes près, chiffre qu'il s'empressa d'inscrire dans un grand cahier à la couverture noire, ouvert sur son bureau. « Je vais prendre votre taille ! » dit-il en me montrant un portique lui aussi en bois verni relégué à côté du squelette suspendu. Je vins me placer sans enthousiasme à côté de ce taciturne compagnon. Avec un soin extrême, le médecin mesura ma taille qu'il inscrivit sur son cahier.

« Couchez-vous ici ! ». Je m'allongeai sur une table d'auscultation aussi glacée que tous les autres objets de la pièce. Enfin ! La consultation avait débuté ! Je commençais à voir se profiler dans le lointain ces boîtes de médicament bien méritées. Mais contrairement à mes espérances, il se mit à prendre une série de mesures sur mon corps à l'aide d'un mètre à ruban : jambes, pieds, bras, mains, poitrine... Rien n'échappa à sa minutieuse revue d'effectif ! Chaque fois, le résultat était noté dans son cahier noir. Il me fit asseoir sur le bord de la table. Mais, plutôt que de me frapper le genou à l'aide d'un petit marteau comme je m'y attendais, il entreprit de mesurer la circonférence de ma poitrine, de mes cuisses, de mes mollets, de haut en bas ! Je l'entendais murmurer : “Extraordinaire !” “Incroyable !”. Il me regardait sous le nez avec ses deux yeux sombres que rapetissaient encore plus les verres épais de ses lunettes ; j'avais la nette impression d'être un poisson rouge apercevant à travers son bocal les prunelles concupiscentes du chat de la maison.

«Veuillez vous rhabiller!» me dit-il enfin. Je ne me le fis pas dire deux fois. Il partit s'asseoir derrière son bureau et commença à écrire fébrilement sur des feuilles éparées. Moi, engoncé dans le fauteuil que j'avais rapidement

réintégré pour me réchauffer un peu, je trouvais qu'il prenait beaucoup de temps pour rédiger son ordonnance. Je constatais aussi, à mesure que ses travaux d'écriture avançaient, qu'il était de plus en plus surexcité. Enfin, il leva la tête de ses papiers. J'allais enfin savoir de quoi je souffrais ; bourré d'antibiotiques, je pourrai bientôt attendre au chaud l'heure de mon rendez-vous. Si j'en jugeais par la longueur de cette consultation, il y avait de quoi être inquiet!

Il se redressa sur son séant et, les coudes fermement appuyés sur la table, il me regarda de haut en bas. «Monsieur, me dit-il d'un ton solennel qui me fit frémir d'angoisse, on ne peut avoir aucun doute ; j'ai fait et refait mes calculs : c'est indubitable!». Il y eut alors un long silence ; les choses n'étaient manifestement pas simples à dire. J'étais prêt à tout entendre! «Monsieur, reprit-il, vous êtes l'exemple parfait de la race alpine!» J'en restais sans voix! «Puis-je savoir où vous êtes né?

- À Clermont-Ferrand! répondis-je interloqué.

- Vos parents étaient de la région?

- Non, ils habitaient avant ma naissance le Puy-en-Velay.

- Formidable! Cela conforte mes calculs ! On nomme aussi la race alpine : "race cévenole", d'après Deniker! Les Cévennes ne sont pas loin!

- Mes grands-parents étaient originaires de Mende.

- De Mende? Tout se confirme! Vous avez les traits de votre origine : petit et trapu, avec un buste long et des membres courts, teint mat, cheveux foncés, yeux assez clairs. Vous êtes le premier patient que je rencontre qui possède à ce point tous ces caractères. Un véritable exemple pédagogique!... Ah!Monsieur! permettez-moi de prendre les mensurations de votre crâne. Je veux en avoir le cœur net!»

Sans attendre la réponse, il plongea sous son bureau à fourrager dans ses tiroirs. Il en sortit un immense pied à coulisse en bois et une sorte de grand compas terminé par deux pointes métalliques. Il débarrassa de ses livres une chaise sur laquelle il me fit asseoir, la tête bien droite. Il se mit alors à agiter devant mes yeux ses instruments, arpentant mon crâne et ma face dans tous les sens, de haut en bas, longitudinalement, latéralement, obliquement !

Il prit toute une série de mesures qu'il notait fébrilement dans son cahier en poussant des exclamations. M'abandonnant sur ma chaise, sans un mot, il partit à nouveau s'asseoir à son bureau dans un état de véritable exaltation.

Il effectuait à la main ses calculs en comptant tout haut. Après avoir aligné les

chiffres les uns derrière les autres, il me lança tel un communiqué de victoire: «Vous êtes un leptorrhinien, Monsieur, un brachycéphale très prononcé avec un indice céphalique de 90!Exceptionnel!

- Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

- Évidemment Monsieur ! J'ai quand même trente-cinq années de pratique derrière moi et quelques articles qui font autorité. Naturellement, il serait préférable de prendre toutes ces mesures sur le crâne nu, débarrassé de la peau et des poils. Toutefois, je suis formel, ces données sont indiscutables! Vous êtes un cas d'école, Monsieur! Un phénomène de foire! On devrait vous exhiber dans toutes les facultés de médecine!».

- Vous pensez que je suis malade à cause de mon appartenance à la race alpine?

- La race alpine? Pas du tout! Ça n'a rien à voir! Vous avez une bonne grippe ; en cette saison elle traîne partout, ou bien une forte angine. Pas besoin de consulter un médecin pour diagnostiquer ça! Laissez faire la nature ; votre organisme sait se défendre tout seul. Vous serez guéri aussi vite qu'avec des médicaments, et ça ne vous coûtera pas un sou.

- Je voudrais quand même une ordonnance. Je suis venu dans cette ville pour un rendez-vous très important pour moi! Il faut que je sois sur pied cet après-midi!

- Si vous le désirez... Vous n'êtes pas d'ici?

- Non, j'arrive de la gare.

- Comment connaissiez-vous mon adresse ?

- Je suis tombé sur votre cabinet par hasard. Le brouillard... Je me suis perdu... Je n'ai rencontré personne pour me renseigner.

- Personne ? Personne ne sait que vous êtes là ?... C'est donc un inconcevable concours de circonstances qui vous a amené à moi?». Il se plongea alors dans une longue réflexion. Machinalement, il saisit son ordonnancier. Il commença à écrire. Je le vis alors brusquement pâlir. Il se leva soudain, fit le tour du bureau et se planta devant moi. «Avez-vous toutes vos dents? s'écria-t-il.

- Pardon?

- Vous a-t-on arraché des dents?

- Non, elles sont toutes là.

- Et même vos dents de sagesse?

- Bien sûr!

- Des plombages?

- Pas du tout, elles sont en parfait état.
- Excellent! Des caries peut-être?
- Rien, vous dis-je! Je ne sais pas ce que c'est qu'un dentiste. Ni lui, ni sa roulette! Je décapsule les bouteilles de bière avec mes dents!
- Quoi! Malheureux! Au risque de les ébrécher! Arrêtez ça!
Il y eut un moment de silence; puis il reprit: «Peut-être avez-vous eu un traumatisme crânien?»
- Vous voulez dire que je me sois cassé le crâne? Non, rien!
- Même pas le nez ou la mâchoire?
- Non, non rien!
- Bon! Le squelette post-crânien. Vous n'avez jamais eu de fractures aux membres? Par exemple aux sports d'hiver?
- Je n'ai jamais chaussé de skis de ma vie.
- Bravo! On n'imagine pas à quel point ces jeux idiots peuvent entraîner de dégâts aux os. Arthrose cervicale peut-être? C'est courant à notre époque! La voiture!
- Non, je ne me plains pas.
- En quelque sorte vous avez un squelette intact. Merveilleux! Quel âge avez-vous?
- Trente-trois ans ». Il y eut un long silence. « Monsieur, me dit-il sur un ton grave, j'ai vu que vous vous intéressiez à mon squelette, un individu assez banal d'ailleurs; permettez-moi de vous montrer des exemplaires plus curieux ».
Il se leva et m'invita à le suivre. Nous sortîmes du cabinet et suivîmes le couloir jusqu'au fond, où se trouvait une porte fermée par plusieurs verrous. Il les ouvrit à l'aide de l'énorme trousseau de clés qu'il sortit de sa poche. « J'ai là, me dit-il, une collection qui vaut de l'or et qui ferait envie à beaucoup de spécialistes. On n'est jamais assez prudent; les gens sont si malhonnêtes ».
Il entra, puis m'invita à le suivre. La pièce était totalement obscure. Il partit dans l'ombre à la recherche de l'interrupteur qu'il actionna. D'un coup, la salle s'éclaira violemment. Je me trouvai nez à nez avec le squelette d'un cheval entièrement monté dans la position du trot, qui me regardait et - scène qui me laissa pantois - qu'enfourchait, assis sur une selle en cuir, tout là-haut, un squelette humain. Son crâne frôlait le plafond et ses mains tenaient des rênes dont le mors était placé dans la bouche du cheval, à quelques centimètres de mon visage.

« Ah, Ah, Ah ! s'écria le docteur, impressionnant, non ? Vous n'êtes pas le premier à être surpris. Je ne suis vraiment pas mécontent de mon effet. Savez-vous que tous deux ont gagné le Grand Prix d'Amérique en 1953 ? Non, je plaisante, c'est seulement le cheval. Je n'ai jamais réussi à me procurer le squelette de son jockey ».

Il referma soigneusement la porte derrière moi en poussant les verrous l'un après l'autre. « L'acquisition de ce cheval n'a d'ailleurs pas été sans peine ; c'est une longue histoire d'amour entre lui et son propriétaire — c'est lui qui est d'ailleurs juché sur son cheval — une trop longue histoire pour vous la raconter aujourd'hui ; peut-être une autre fois, quand nous aurons plus le temps... ».

Puis il repartit. La pièce était assez grande ; elle ressemblait à une forêt vierge dont la végétation aurait été remplacée par un fouillis d'os de toutes les tailles qui encombraient l'espace et entre lesquels avaient été aménagés d'étroits chemins. Les squelettes avaient été montés dans des positions diverses, souvent suggestives. Le long de murs aveugles s'alignaient des meubles de rangement en bois dont les multiples tiroirs s'étagaient presque jusqu'au plafond.

Nous ne fîmes même pas trois pas quand mon guide s'écria : « Regardez cet exemplaire ! », en me désignant un immense squelette accroché au plafond et dont l'extrémité des pattes arrière touchait le sol, comme si, dressé sur celles-ci, il se préparait à se jeter sur nous pour nous croquer tout crus à l'aide d'impressionnantes canines qui ornaient ses énormes mâchoires. « Il s'agit d'un fossile d'*Ursus spaeleus*, le fameux ours des cavernes ; celui-ci a vécu, il y a peut-être vingt mille ans, dans une caverne des Pyrénées où la mort l'a surpris un pâle jour d'hiver. Il est entier jusqu'au scapholunaire, jusqu'au plus petit cunéiforme, sauf, soyons honnête, un métatarse droit que j'ai refait dans du bois ; mais je vous défie de me dire lequel. Vous, au moins, continua-t-il en me regardant de haut en bas, vous avez tous vos os ! ».

À son côté, posé sur un socle en bois, se trouvait le squelette d'un énorme félin, le dos courbé, la gueule menaçante, prêt à bondir. « Voici, me dit-il, un lion de l'Atlas. C'est dans cette position que son dompteur a dû voir pour la dernière fois ce fauve qui, ce soir-là, en pleine représentation, eut l'idée saugrenue de vouloir le manger.

- Et là, dis-je, en montrant entre ses pattes sa minuscule copie, il s'agit de son petit ?

- Non, non, pas du tout ! répondit-il en riant, c'est mon chat ; il est mort empoisonné, le pauvre animal ; j'ai voulu conserver un souvenir de lui ».

Puis il se retourna, et, d'un ample mouvement du bras, geste dangereux dans cet espace encombré, me désignant les meubles à tiroirs qui tapissaient la pièce, il me déclara fièrement : « Vous avez là une des plus belles collections de rongeurs et de lagomorphes du monde, certainement la plus complète des collections privées d'Europe. Vous comprenez que je ne tiens pas à être cambriolé ! J'ai quasiment tous les rongeurs connus sur terre, poursuivit-il en ouvrant au hasard plusieurs tiroirs où je pus apercevoir des rangées de boîtes en carton sur lesquelles était inscrit un nom latin. Voici l'œuvre de trente-cinq ans de carrière ! J'ai constitué cette collection au moyen d'achats, d'échanges, ou parfois en allant directement sur place pour capturer mes exemplaires. C'est en fait l'unique méthode pour être sûr d'avoir un squelette intact ; les os de ces animaux, surtout ceux du crâne, sont particulièrement fragiles et minuscules. J'ai renoncé à me fournir dans les parcs zoologiques ; les squelettes nous arrivent dans un état lamentable ; comme ce kangourou, par exemple, qu'il faudra que je me décide un jour à jeter. J'ai aussi quelques poissons, mais ce n'est pas ma spécialité.

- Vous n'aérez jamais cette salle, demandai-je. Il n'y a aucune ouverture. Vous ne craigniez pas que tous ces os pourrissent ?

- Ces os, comme vous dites, répondit-il sèchement, sont comme des grands vins ! Ils réclament d'être conservés dans une atmosphère égale, toujours à la même température, à la même hygrométrie et à l'abri de toute lumière. Nous ne devrions entrer ici qu'avec une bougie allumée, si je devais prendre jusqu'au bout toutes les précautions ! ».

Il me conduisit ensuite dans ce dédale d'os, qui m'évoquait plus les catacombes qu'une cave viticole, jusqu'à un endroit où se tenait un groupe de squelettes humains, debout dans un désordre apparent, tels une assemblée de personnes conversant tranquillement dans un salon, une coupe de champagne à la main.

« Je vais vous présenter ma première épouse », me dit-il, en s'arrêtant devant un squelette, avec autant de naturel que s'il avait désiré que nous fassions connaissance, lors de cette même soirée mondaine. Machinalement je tendis la main. Elle resta les bras ballants. « Le plus intéressant dans cet exemplaire est la pathologie osseuse, continua-t-il. Comme vous le voyez, elle présente une fracture du cubitus – nous dirions aujourd'hui "ulna" –, d'ailleurs parfaitement consolidée, provoquée à la suite d'une chute de vélo pendant son adolescence. Ici, sur la hanche, vous avez la manifestation

d'une coxarthrose déjà bien avancée. Mais voyez plutôt les os de ses pieds ; voici un fait de civilisation ! Remarquez la déviation du gros orteil : c'est un "*ballux valgus*" ; si vous préférez, c'est ce qui s'appelle vulgairement un "oignon". On ne dénoncera jamais assez les tortures que font subir aux os ces modes imbéciles des chaussures trop étroites, des petits pieds pointus et des talons hauts. Mais l'affection la plus spectaculaire dont elle souffrait est une spondylarthrite ankylosante qui affecte déjà une bonne partie de sa colonne vertébrale, comme vous le voyez. Ajoutez à cela qu'elle avait de mauvaises dents et vous comprendrez que sa mort a été pour elle une délivrance».

Puis il se tourna vers un squelette plus petit qui se tenait au côté du premier. « Et voici ma seconde épouse, dit-il, elle, en excellente santé et encore jeune ; mais, tout à fait entre nous, c'était une sacrée garce ! Vous ne pouvez pas imaginer à quel point elle m'en a fait voir ! Toujours dehors ! Elle refusait de me dire où elle allait. Surtout, elle avait un peu trop tendance à vouloir mettre son nez dans des choses pour lesquelles elle n'avait aucune compétence... Cela m'a vacciné définitivement du mariage. Elle est morte en même temps que cet autre squelette, un voisin, un être malfaisant, malhonnête, qui colportait sur moi les pires ragots ; j'ai dû y mettre fin. Un peu trop curieux également ! - Et de quoi sont-ils morts ? demandai-je.

- Oh, un décès naturel ! tout à fait naturel ! répondit-il avec un sourire indéfinissable. Mais voyons plutôt mes spécimens de races humaines. Il se dirigea vers un grand meuble moderne dans le fond de la salle qui détonnait dans cet ensemble un peu désuet. Il portait une série de colonnes de tiroirs métalliques relativement hauts et étroits, qui, comme je m'en aperçus un peu plus tard, étaient montés sur un jeu de roulettes. « C'est un meuble récupéré dans une morgue, dit-il ; en qualité de médecin, j'ai quelques entrées un peu partout! ». Ils contenaient chacun un squelette humain complet allongé sur le dos. « Celui-ci, me dit-il en me désignant un petit squelette couché dans un premier tiroir, est une "Centro-Mongol" comme le prouvent sa faible stature, sa nette brachycéphalie – moins prononcée que la vôtre, n'est-ce pas ? – avec cette voûte basse du crâne et surtout cette face plate et ces pommettes hautes si caractéristiques. Un bel exemplaire dont je suis très content ! ».

Il ouvrit un deuxième tiroir, et me désignant le squelette qui gisait là : « Ici un individu de la race "proto-malaise", peut-être un peu moins typique que le précédent, mais avec cette face d'aspect brutal et également ces pommettes saillantes ». Il ferma délicatement le tiroir et tira celui du dessus. « J'ai ici un

Esquimau dont vous apercevez le crâne haut et caréné, et dans le tiroir d'à côté un Bochimán. Deux races primitives ! Mais voyons plutôt ma collection de Nègroïdes !

- Et dans les races blanches ? demandai-je.

- Oh, je ne suis pas très riche en ce domaine. Il faut vraiment se battre pour se procurer des spécimens. Je suis heureux lorsque je tombe sur un exemplaire acceptable, et dans ce cas, je suis prêt à tout pour me le procurer. Les gens ne font guère d'efforts pour coopérer avec la science anthropologique. Puisque cela vous intéresse, nous verrons tout à l'heure les exemplaires que j'ai : la race nordique, méditerranéenne, finno-ougrienne...

- Et la race alpine ?

- Justement, dit-il en me regardant fixement, chez les Caucasiens c'est la seule qui me manque ». Puis il repartit dans ses descriptions, ouvrant tour à tour plusieurs tiroirs.

J'avoue que je n'écoutais pas la suite. Plus je regardais cet homme, plus je le trouvais antipathique ; cette peau fripée, ces lèvres absentes, ce poil noir et abondant, ces profondes rides sur le front : tout m'évoquait le visage d'un méchant petit singe ; surtout cette façon de me regarder de ses yeux noirs, derrière ses grosses lunettes, comme une belle pièce de musée ! En entrant dans la salle, je l'avais vu saisir un objet cylindrique et noir et l'enfourer prestement au fond de la poche de sa blouse. Depuis, il gardait obstinément sa main droite dans cette poche. « Mais, acheva-t-il son exposé, je voudrais maintenant vous montrer quelque chose de beaucoup plus intéressant. Cela se trouve dans la cave ».

Il se dirigea vers une porte basse en fer. Elle était dissimulée dans le fond de la salle derrière une assemblée de squelettes. Il l'ouvrit avec une énorme clé, pesant de tout son poids pour la faire pivoter. Elle s'ouvrit en vibrant et grinçant sinistrement. Elle révéla un vide obscur, accueillant comme les portes de l'enfer. Un air glacé et humide me frappa le visage ; il était saturé d'odeurs indéfinissables et malsaines.

Il s'effaça contre le mur. « Voulez-vous entrer ? » me dit-il d'une voix un peu trop douceuse, mais qui ne supportait pas le refus. En avançant la tête, j'aperçus quelques marches gluantes qui luisaient faiblement. Elles semblaient s'enfoncer dans les eaux glauques d'un gouffre sans fond. « Faites attention, dit-il, les marches sont glissantes ! Surtout, ne vous fracassez pas le crâne ! L'interrupteur est en bas de l'escalier.

- Peut-être devriez-vous passer devant moi ? proposai-je.

- Mais non ! c'est sans difficulté ! dit-il d'un air excédé. Je dois fermer la porte derrière nous ».

Je pénétrai dans ce local qui m'inspirait autant de sympathie qu'un caveau funéraire ; je descendis plusieurs marches et me plaçai le dos au mur. Mon interlocuteur entra à ma suite. « Avez-vous trouvé l'interrupteur ? demanda-t-il.

- Non, je ne le vois pas.

- Tout en bas à gauche, vous ne pouvez pas le rater. Ha la la ! ce n'est pourtant pas bien compliqué ! ». Il plongea la main dans la poche de sa blouse et sortit une grosse lampe torche noire qu'il alluma. « Heureusement, dit-il, que j'ai cette lampe. Il faudrait que je fasse réparer ce fichu interrupteur ».

Il m'indiqua avec sa lampe la place du second interrupteur. Je l'actionnai ; une ampoule suspendue au plafond s'alluma, éclairant d'une chiche lumière jaunâtre une cave encombrée de diverses choses et surtout de casiers de bouteilles. Tout le fond était occupé par un gros tas de bois qui devait alimenter une énorme chaudière dont je percevais les sombres et lourdes formes se dessiner dans l'ombre. Pendant ce temps, le médecin avait fini de verrouiller la porte. « Finissez de descendre, me dit-il d'une voix sourde, n'ayez pas peur ! Le sol est sain, vous ne risquez pas de salir vos chaussures ».

Nous avançâmes côte à côte dans la cave. De sa lampe torche, il éclaira un recoin isolé de la salle ; la lumière fit jaillir de l'obscurité des reflets cuivrés. « Voici mon alambic, dit-il à voix basse. À vous, je peux bien l'avouer ; vous n'irez pas me dénoncer à la gendarmerie ; vous me paraissez honnête et sympathique ; et avec un crâne comme le vôtre... ; je distille mon alcool, mais je n'ai pas de licence. C'est un bel instrument, un peu petit peut-être, mais qui suffit à ma consommation. D'ailleurs, je vais vous faire goûter ma production ». Il lança son bras dans le noir et saisit une bouteille sur une étagère, puis il ramena deux verres ; il déboucha la bouteille, me tendit un verre, le remplit à moitié et fit de même pour lui. « Ne vous inquiétez pas, me dit-il, ces verres sont propres, et d'ailleurs l'alcool va les désinfecter. Comme elle est clandestine, je ne vérifie pas le degré d'alcool ! Vous sentirez bien entre les dents quelques mouchérons ; mais ils sont là depuis longtemps ! Bien confits ! À votre santé ! ».

Il leva son verre. J'attendis qu'il l'eut fini avant de toucher au mien. Ce fut rapide ! Il but d'un coup en jetant sa tête en arrière et en faisant claquer sa

langue. « Aaaah ! s'écria-t-il, ça fait du bien ! Vous n'avez pas encore bu ? ». Je trempais mes lèvres. C'était vraiment fort ! Les larmes me vinrent aux yeux. « Buvez ! s'écria-t-il, c'est de la prune ! Rien que du fruit ! Sans aucun insecticide ! Du bio ! Ça vient de ma propriété ! Ça ne peut pas vous faire du mal ! ». Le fait est qu'après avoir bu mon verre, je me sentais mieux. Il m'en servit d'ailleurs un second. Puis il insista pour me faire découvrir sa poire. Excellente d'ailleurs ! Je tins à le lui dire. Lui préférait la prune. Affaire de goût ! nous fîmes quelques tests comparatifs, notamment suivant les millésimes. Les avis divergèrent longtemps jusqu'à ce qu'il tombât sur une petite mirabelle oubliée, arrondie par l'âge, un vrai nectar ! Je le lui fis savoir. « Mon pauvre ! me dit-il en me prenant par l'épaule, malheureusement cet arbre a crevé cet été. Ses branches étaient trop chargées de fruits ; elles ont cassé sous leur poids.

- Une grande perte ! dis-je, sincèrement compatissant.

- Oh oui ! répondit-il avec des larmes dans la voix, en m'en servant un autre verre. Nous n'aurons pas l'occasion d'en boire une comme ça avant longtemps ! ». J'approuvais de la tête. « À la vôtre ! ». Nous fîmes tinter nos verres l'un contre l'autre. En définitive, sous ses airs bourrus, ce garçon était bien sympathique et pas chiche de ses alcools !

Quand nous sortîmes de la cave, sans renverser un seul squelette sur notre passage, il faut le souligner ! c'était l'heure de mon rendez-vous. Il refusa que je lui règle la consultation ; il me demanda seulement de penser à lui et à sa collection de squelettes si je décédais. Il me conseilla de ne pas pratiquer le ski ni aucun de ces sports dangereux qui vous envoient à l'hôpital pour des réductions de fractures. Il appela un taxi. Heureusement ! J'aurais été incapable de reconnaître le chemin dans le brouillard. Il tint à me payer la course, rectifia ma tenue et me souhaita bonne chance.

J'arrivai juste avec un peu de retard à mon rendez-vous. Je ne fus pas retenu. Pourtant j'eus l'impression que tout s'était bien passé ! J'avais été très disert ! Brillant même ! J'ai bien remarqué que mon interlocuteur se renversait en arrière sur sa chaise en tordant le nez ; mais il était très aimable, attendant que j'eus finis mes phrases, sans m'interrompre. À mon avis, c'est à cause de mon léger retard ! Mais je dois reconnaître que le lendemain, si j'avais un peu mal aux cheveux, toute trace de ma grippe avait disparu.





DR

Pierre-Yves Demars

est préhistorien, chargé de recherche au CNRS, membre du laboratoire "PACEA-IPGQ-UMR 5199" à l'Université Bordeaux1. Plus précisément, il s'intéresse aux chasseurs du dernier glaciaire en Aquitaine et en Europe, ceux de l'époque de Lascaux et

de Cro Magnon. Le sujet de sa thèse de 3^e cycle porta sur les circulations des silex et les stratégies d'approvisionnement de ce matériau. Ceci l'a amené à s'intéresser aux modes d'occupation du territoire et d'exploitation du milieu de ces populations vivant de la chasse de grands mammifères terrestres, et donc de ce fait essentiellement nomades.

Pierre-Yves Demars a eu un parcours plutôt atypique. Il a commencé sa carrière dans les PTT, est passé par l'École Pratique des Hautes Études. Il a eu la chance de rencontrer le Professeur François Bordes qui l'a admis dans son laboratoire et lui a permis de suivre son enseignement. François Bordes qui fut non seulement un des préhistoriens majeurs de sa génération, mais aussi un des pionniers de la science-fiction dans les années cinquante, sous le nom de Francis Carsac.